

TABLE DES MATIERES

I – QUATRE REGARDS SUR BANYULS

- Raymond Borallo p.15
- Françoise Dumas-Rossel..... p.29
- Michel Ferrer..... p.37
- Pierre Guisset et Denise Guisset-Coderch p.43

II – DANS LA TOURMENTE DES EVENEMENTS

1 – Quelques dates

- Jean-Pierre Reig..... p.51

2 – L'époque de la contrebande

- Banyuls, véritable république de contrebandiers..... p.54
- Augustin Bonafos p.56
- Michelet Herre p.56
- Albert Sagols p.57
- Alain Soufflet..... p.59

3 – La crise du phylloxéra et les années de misère

- Annick Rapidel - Vilarem p.59

4 – Les Banyulencs sous les drapeaux

- Raphaël Perez p.60

5 – La crise viticole de 1907

- Annick Rapidel - Vilarem p.64

6 – La guerre de 1914-1918 :

- Correspondance sur cartes postales..... p.65
- Annick Rapidel - Vilarem..... p.67
- Paulette Vial-Draper..... p.67

7 – Le Front populaire

- Sébastien Cabot p.72

8 – La Retirada	
- Paul Corominas	<i>p.77</i>
- François Maillol.....	<i>p.80</i>
- Lolita Maillol-Purcallas	<i>p.81</i>
- Maria Peiro-Rosell.....	<i>p.85</i>
- Ramiro Purcallas et Marielle Vila-Purcallas	<i>p.92</i>
9 – La guerre de 1939-1945	
- Louissette Aroles-Santène	<i>p.100</i>
- Augustin Bonafos et Pierrette Bonafos-Costesèque.....	<i>p.104</i>
- Pierre Guisset	<i>p.109</i>
- Evariste Reig et Marguerite Reig-Aroles.....	<i>p.110</i>
- Roger Rull	<i>p.116</i>
- Docteur Pierre Vilarem (1931-2005).....	<i>p.117</i>
10 – Les résistants	
- Michelet Herre	<i>p.118</i>
- Honoré Prats	<i>p.123</i>
11 – Les passeurs	
- Lisa Fittko	<i>p.125</i>
- François Maillol.....	<i>p.128</i>
- Jean Mestres	<i>p.133</i>
- Paulette Vial-Draper.....	<i>p.134</i>
12 – Les évadés de France	
- Marc Aroles	<i>p.135</i>
- François Maillol.....	<i>p.140</i>
- Jean Mestres	<i>p.148</i>
- Michel Serra et Angela Serra-Nomdedeu.....	<i>p.151</i>
13 – Prisonniers – Evadés de guerre	
- Docteur Paul Boulignat (1912-1994)	<i>p.161</i>
14 – 20 Août 1944 : La Libération	
- Honoré Prats (1911-2007)	<i>p.167</i>
15 – 14 Juillet 1945	
- Michel Pouget	<i>p.168</i>

III – EN DESCENDANT LE COURS DE LA BAILLAURIE

- 1 – Le col de Banyuls**
- François Maillol..... *p.173*
- 2 – Du mas Atxer au mas des Abeilles**
- François Maillol..... *p.174*
- Thérèse Serra-Falco..... *p.178*
- 3 – La Casa Blanca**
- Alain Soufflet..... *p.181*
- 4 – Le mas Parer**
- Marcel Centene..... *p.186*
- Paquita Jorda-Ruiz..... *p.193*
- Jeannette Orsini-Centene..... *p.198*
- 5 – Le mas Reig**
- Michèle Coll et Marie-Thérèse Sauri-Nichil..... *p.208*
- 6 – Le Puig del Mas**
- Professeur Albert Callis..... *p.209*
- André Maillol *p.213*
- Roger Rull *p.214*
- Aurélie Sin-Barréda et Nicole Sin *p.227*

IV – LA VIE AU BORD DE MER, « al Voramar »

- 1 – Plan du front de mer par Raymond Borallo..... *p.232***
- 2 – Devant le front de mer et au « Pou d'en Quet »**
- Honoré Prats..... *p.231*
- Yves Reig *p.234*
- 3 – La rue Saint-Pierre, la rue Saint-Jean-Baptiste**
- Claire Boix-Marsenach *p.237*
- Annie Centene-Gras..... *p.238*

- 4 – **Les commerces**
 - Marcelle Pou, Jacques Pou, Angeline Pou-Azéma p.242
- 5 – **Les cafés**
 - Henri Baills et Georgette Baills-Cardoner..... p.255
 - Jean Rofes et Rose-Marie Rofes-Homs p.262
- 6 – **Le tourisme balnéaire**
 - Albert Sagols p.267

V – « LES TRAVAUX ET LES JOURS » de la vie à Banyuls

- 1 – **La vigne, les vendanges, les caves,
 les femmes à la vigne et les tonneliers**
 - Gilbert Boher..... p.281
 - Paul et Pierrette Corominas-Aroles..... p.283
 - Honoré Prats..... p.289
 - René Vial et Paulette Vial-Draper..... p.290
 - Docteur Pierre Vilarem p.293
- 2 – **La mer, les lamparos, les remailleuses**
 - Augustin Bonafos..... p.303
 - Raymond Borallo p.306
 - Jacques Centelles..... p.306
 - Francis Coste « del Lumpio » p.311
 - Honoré Prats..... p.318
 - Henri Tourné p.323
- 3 – **Les vaches, les chèvres, les mulets**
 - Niceto Deu p.333
 - Berthe Ferrer-Noguès p.340
 - Roger Corominas, Joseph Dunyach, Joseph Ribes..... p.345
 - Michel Pagès et Mimi Pagès-Aspar..... p.348
 - Docteur Pierre Vilarem p.349
- 4 – **L'atelier de couture**
 - Paulette Brossa-Vilarem et Ginette Ramio-Nou..... p.357

- 5 – **Le travail des femmes**
- Louise Marsenach-Bastier, sage-femme (1914-2007) p.362
 - Honoré Prats..... p.367
 - Rose-Marie Vilarem-Labrana p.372
- 6 – **Le Centre Heliomarin**
- Lucie Huc-Sougnier..... p.372
 - Monique Rodriguez-Raynaud p.378
- 7 – **Le laboratoire Arago**
- Jacques Centelles..... p.383
 - Suzanne Razouls p.387
 - Joseph Travé..... p.390
- 8 – **Sans oublier Paulilles**
- Jean-Pierre Gasull..... p.402
 - Julien Lizana..... p.403

VI – VIE CULTURELLE - VIE RELIGIEUSE - AU SERVICE DES AUTRES

- 1 – **Les écoles**
- Louis Brial..... p.411
 - Lucette Sagols-Jaulent p.414
- 2 – **Les artistes**
- Teresa Rebull-Soler..... p.422
 - Azucena Soler-Soler..... p.426
 - Pedro Soler p.429
- 3 – **La vie religieuse**
- Auguste Sola et Denise Sola-Peytavi p.435
 - Claude de la Comble..... p.438
 - Thérèse Dunyach-Narcis p.439
 - Docteur Pierre Vilarem p.441
 - Espérance de Brimont-Terradeils p.442
- 4 – **Au service des autres**
- Philippe Barbe et Marcelle Barbe-Brusau..... p.448

VII – BANYULS EN FETE

- La fête de Banyuls en 1922 p.453
- Robert Barthas p.453
- Gilbert Boher et Renée Boher-Canal p.454
- Hélène Médina-Aranda p.457
- Horace Chauvet p.470

PASSE, PRESENT, AVENIR p.474

BIBLIOGRAPHIE p.477



« Entre 1874 et 1875 Le clocher de l'église (grand bâtiment au centre droit) a été rajouté en 1878. La redoute a été achetée par la mairie en 1880 et arasée pour agrandir la place publique (au centre). La mairie-école et le "passallis", le débarcadère, n'existent pas encore. » Michel Ferrer

I - QUATRE REGARDS SUR BANYULS

RAYMOND BORALLO

Un petit garçon de dix ans, dégourdi et curieux de tout

Je suis né à Banyuls le 23 janvier 1922, à la clarté d'une lampe à pétrole. Ma famille paternelle était une famille de pêcheurs-vignerons. Mon père, homme de mer quand le temps le permettait, travaillait les vignes quand la mer était mauvaise. Sa famille provenait de Prats-de-Mollo. Mon grand-père, menuisier à Banyuls, allait acheter le bois sur la côte de la Catalogne Sud. C'est ainsi que, par une nuit noire, alors qu'il revenait avec la barque chargée à ras bord, il fut pris par un coup de vent d'est qui fit chavirer l'embarcation, noyant l'équipage !

Mon grand-père avait trente-six ans, mon père, neuf. La situation qui déjà était difficile s'en trouva aggravée car, à la maison, il y avait la mère, sans travail, et une petite fille. Des deux petits enfants orphelins, l'un deux, mon père, fut enrôlé comme mousse sur une barque à voile. Il le fallait bien, pour faire bouillir la marmite, et le poisson qu'il ramenait à la maison tombait à pic. Le mousse, qui faisait les tâches les plus humbles, était plus ou moins malmené. On disait qu'il était « l'âne responsable de tous les emm... », le souffre-douleur de l'équipage. Mais, il fallait bien en passer par là pour vivre. Les années passant, il devint matelot et cuisinier du bord.

Les travaux de la vigne n'étaient ni un plaisir, ni un délassement. A cette époque, seuls quelques propriétaires « riches » avaient un âne ou un mulet. Tous les autres allaient à pied à leur travail, qu'il soit proche ou lointain. Ma famille avait une vigne aux Charbonnières, sur le territoire de Cerbère. On comptait, pour y arriver, deux heures de chemin, suivant le chargement que l'on portait sur l'épaule, car il y avait toujours quelque chose à transporter, soit le soufre, soit le matériel pour pulvériser les traitements nécessaires, bien souvent un sac de fumier du poulailler.

Souvent, comme par exemple quand on allait souffrer, il fallait être matinal, à pied d'œuvre dès le point du jour. On faisait donc le chemin une petite lanterne à la main. C'était une cage de tôle, vitrée, avec une chandelle allumée à l'intérieur. Sa lumière, de peu d'efficacité, permettait de marcher pendant la nuit. Et c'est ainsi que mes parents allaient à pied, par les chemins de chèvre. Il n'y avait pas de route. Ils passaient par le mas Ramonet, le mas de la Pagesa, ils coupaient sur leur gauche, suivant tout le versant de Pierrefite et, passant par le col de la Croix, ils arrivaient aux Charbonnières.

Après une journée de travail, ils revenaient avec un chargement sur le dos. La mère, avec un fagot de bois qu'elle portait à l'aide d'une « frontière », une corde qui liait le fagot et d'où partait, en son milieu, une large bande de tissu qui venait

ceindre le front, facilitant le transport. Le père portait les outils et un sac d'herbe pour les lapins du poulailler.

On peut dire qu'en ce temps-là, il fallait souffrir pour vivre, vraiment !

La vie à Saint Laurent : Ma mère, Angèle, était de Saint-Laurent de la Salanque. Elle était l'aînée des cinq enfants de mes grands-parents, riverains de l'étang. Les gens vivaient de la vigne, de l'étang ou des barques du Barcarès dont le nom signifie « lieu des barques de Saint-Laurent ».

Les gens de l'étang vivaient du produit de la pêche à l'anguille, aux crabes, aux crevettes, aux muges, aux loups et autres poissons blancs. Ils vendaient tout cela. La plupart du temps, ils vivaient au bord de l'eau dans une baraque de fins roseaux et de branchages où le confort était réduit à sa plus simple expression. Tout autour de l'étang, certainement comme dans d'autres villages, s'était noués une amitié et un lien profond entre les gens. Je me rappelle qu'un jour, à Banyuls, en rentrant de l'école, j'ai trouvé à la maison ma mère et deux hommes d'un certain âge déjà et que je ne connaissais pas. Tous les trois pleuraient. J'étais encore un petit enfant : « Qu'est-ce qu'il s'est passé ? » : Alors ils m'ont expliqué qu'ils parlaient de l'époque où toutes les familles travaillaient autour de l'étang en bonne amitié. Forcément, ils avaient besoin les uns des autres. Ils parlaient de leur vie et de leurs parents. Ils étaient si émus qu'ils en pleuraient. Je me suis toujours souvenu de ça !

La pêche « au bœuf » : Entre les pêcheurs de Banyuls et ceux du Barcarès il y avait toujours une bonne entente. Peut-être parce qu'ils s'étaient trouvés sur la Costa Brava à faire de la contrebande ? Le fait est qu'ils s'entendaient mieux entre eux qu'avec les pêcheurs de Collioure. Sur la vaste plage du Barcarès, du temps de la navigation à voile, la pêche « au bœuf » jouait un rôle plus important que sur la Côte Vermeille. Là-bas, les barques qui pratiquaient cette pêche étaient d'un tonnage plus important, plus hautes, plus longues et plus larges que celles qui pêchaient la sardine ou l'anchois. La pêche se faisait au moyen d'un filet en forme de poche triangulaire que le couple de barques écartées l'une de l'autre d'une trentaine de mètres traînait sur le fond de sable ou d'algues, en évitant les rochers.

A Banyuls, je me souviens du couple de barques qui pêchait « au bœuf », la barque du Moro, dont j'ai oublié le patronyme et celle du Marro, Sébastien Maillol, le gendre d'Antoni Blanc.

Ils pratiquaient cette pêche pendant la journée. Quand ils rentraient, à la fin de l'après-midi, quand venait le soir, ils avaient déjà trié tout ce qui pouvait se vendre. Penchés au bord des barques dont la proue était enfoncée dans le sable, ils lavaient le filet dans la mer et jetaient tout ce qui y était resté accroché. Au milieu de la boue et des algues, il y avait beaucoup de petits poissons, rarement quelques petits violets, des petits serrans, des fouets qui sont des poissons roses au corps d'anguille, quelques petits crustacés des fonds sablonneux. Ceux qui voulaient, ramassaient tout ça. Tout le monde en profitait, aussi bien les enfants que les gens

âgés. Il faut dire que l'argent ne courait pas les rues et qu'on n'attachait pas les chiens avec des saucisses. Rien ne se perdait.

De Saint-Laurent à Banyuls : Ma mère qui était l'aînée a été placée dès l'âge de treize ans chez des patronnes dont elle était « la bonne ». Plus tard, elle a fait la connaissance de la sœur de mon père qui était mariée avec le garde maritime de Saint-Laurent, originaire de Banyuls, Jean Rocaries dit Joan del Tito. Sa mère Marie del Tito, épicière dans la rue Marius Douzans cherchait une vendeuse qui servirait aussi de bonne, on a fait appel à ma mère. C'est ainsi qu'Angèle Henric s'est mariée avec Pierre Borallo. Le nom Borallo, à l'origine Borrallo est donné à celui qui répare ou confectionne les harnais des bêtes de selle ou de trait, le bourrelier, el borraller. Il désigne aussi un petit flocon de laine, de crin de cheval et même de neige.

La vigne des Charbonnières : Voilà donc le couple Borallo, le père à la mer ou à la vigne, la mère à la boutique. Pour elle, il y avait aussi le travail à la maison, le lavage du linge, la cuisine, les soins à la volaille du poulailler, toutes les tâches ménagères, y compris les comptes et les écritures. Elle trouvait encore le temps d'aider le père à la vigne.

A Banyuls régnaient aussi la solidarité et l'amitié. Par la force des choses ! L'argent ne courait pas les rues ! Mais les gens ne formaient pas une seule communauté, il existait une séparation entre les riches et les pauvres ! Les riches étaient ceux qui avaient beaucoup de vignes. Il y avait peu de commerçants riches, c'était tous des petits commerces, car les gens achetaient à crédit.

J'ai vaguement entendu parler de cette époque où le village était divisé entre deux partis, ceux qui étaient pour Pujade, les riches, ceux qui « pissaient des encriers », et ceux qui étaient pour Adolphe d'Espie, les marins, les républicains. C'était partout la même chose ! Dans la Salanque, il y avait les républicains et les « restallers » les royalistes, ceux qui formaient le parti blanc.

Je vous parlais plus haut des vignes des Charbonnières. Elles étaient très loin et quand il fallait tailler, bêcher, butter ou aplanir la terre, la remonter, il aurait été trop fatigant de faire l'aller et retour chaque jour. Alors quelques voisins se regroupaient, formaient des groupes de deux et restaient dans les vignes jusqu'à ce que les terres de tous soient travaillées. Le territoire de Banyuls était très vaste dans l'ancien temps parce que le village de Cerbère n'existait pas encore et tout cet espace appartenait à Banyuls. C'est pourquoi beaucoup de Banyulencs ont encore aujourd'hui des terres à Cerbère. Le petit village n'a pris forme que lors de la construction du chemin de fer en 1888.

Le groupe de vigneron mangeait sous le figuier, assis sur une grosse lause, et dormait dans les baraques rustiques, nombreuses dans le territoire de la commune. Ils se nourrissaient surtout de pommes de terre, de haricots secs, de riz, de lentilles, de pois chiches, de morue, du poisson bleu salé qu'ils pêchaient, de stockfisch, d'un morceau de viande de temps en temps !

Pour dormir, une fois qu'ils avaient avalé leur frugal repas, ils se couchaient sur une paille mise sur une couche de graminées barbues et se recouvraient avec une vieille couverture.

Une fois leur travail terminé, ils rentraient à la maison et si le temps était propice, la mer leur faisait signe ! Mais, bien sûr, d'abord il fallait s'occuper des vignes !